

MARC BLOCH, TÉMOIN DE SON TEMPS

Ce dossier documentaire a pour objectif de mettre à la disposition des enseignants d'histoire-géographie en collège des sources permettant d'évoquer Marc Bloch, dont les médias vont beaucoup parler pour sa prochaine panthéonisation, à travers les documents qu'il a laissés afin de témoigner de son époque.

La quasi-totalité des documents est extraite de l'ouvrage Marc Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, édité par Annette Becker et Etienne Bloch, Gallimard, Paris, 2006 qui recueille l'ensemble de ses écrits, en dehors de son activité professionnelle.

Ce dossier vise à permettre d'utiliser les témoignages laissés par Marc Bloch dans le premier thème des programmes d'histoire de 3^e « L'Europe, un théâtre majeur des guerres totales (1914-1945) » :

Éléments des programmes	Parties du dossier	Type de documents*
Civils et militaires dans la Première Guerre mondiale.	<p>p. 4 : Marc Bloch, soldat de la Première Guerre mondiale</p> <p>p. 10 : Photographies que Marc Bloch a décidé de conserver dans son carnet de guerre venant du secteur de l'Argonne</p>	<ul style="list-style-type: none"> - 9 extraits de textes issus des <i>Souvenirs de guerre</i> rédigés par Marc Bloch pendant sa convalescence en 1915 où il raconte son expérience combattante sur les premiers mois de guerre. - Une sélection de 6 photographies conservées par Marc Bloch dans son <i>Carnet de guerre</i>.
<p>La Deuxième Guerre mondiale, une guerre d'anéantissement.</p> <p>La France défaite et occupée. Régime de Vichy, collaboration, Résistance.</p>	<p>p. 13 : Marc Bloch, soldat de la Seconde Guerre mondiale, expose ses explications de la défaite de la France en 1940.</p> <p>p. 15 : Marc Bloch défenseur de la République</p> <p>p. 16 : Marc Bloch résistant</p> <p>p. 18 : Marc Bloch et les persécutions des Juifs en France</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Un extrait de <i>L'Étrange défaite</i>. <i>Témoignage</i> écrit en 1940 permettant d'étudier les causes de la défaite de la France d'après le vécu, l'expérience militaire et les réflexions de Marc Bloch. Une version complète et une version plus courte sont proposées de ce même extrait. - Témoignage de Marc Bloch où il explique son engagement envers la République et ses valeurs en 1943. - Le témoignage de Georges Altman, membre du réseau Franc-Tireur qui raconte le rôle de Marc Bloch dans la Résistance. - 4 documents permettant d'étudier la situation des Juifs en France pendant la Seconde Guerre mondiale à travers la vie de Marc Bloch

*À l'exception de la note de bas de page écrite par Marc Bloch lui-même dans l'extrait de *L'Étrange défaite*, les autres sont des propositions visant à expliciter certains termes auprès des élèves.

Usages pédagogiques :

- Des exercices de prélèvement et croisement de documents, au libre choix de chaque enseignant, selon les profils des classes et des élèves.
- Proposition d'une tâche complexe guidée suivante :

Activité : Créer l'exposition « Marc Bloch, grand historien et témoin de son temps »

Programmation : exercice de révision pour le DNB en juin (au moment de la panthéonisation) car il permet de remobiliser les connaissances acquises au 1^{er} trimestre

Compétences travaillées :

- Se repérer dans le temps : construire des repères historiques (en particulier : Mettre en relation des faits d'une époque ou d'une période donnée)
- Analyser et comprendre un document (en particulier : Confronter un document à ce qu'on peut connaître par ailleurs du sujet étudié, utiliser ses connaissances pour expliciter, expliquer le document et exercer son esprit critique)
- Coopérer et mutualiser (en particulier : Organiser son travail dans le cadre d'un groupe pour élaborer une tâche commune et/ou une production collective et mettre à la disposition des autres ses compétences et ses connaissances)



Activité : Créer l'exposition « Marc Bloch, grand historien et témoin de son temps » pour sa panthéonisation.



Consigne : La Ministère de la Culture vient de nommer votre groupe commissaire de l'exposition « Marc Bloch, grand historien et témoin de son temps » qui doit être diffusée dans toutes les écoles. Votre objectif est de créer plusieurs panneaux explicatifs pour que les élèves comprennent pourquoi Marc Bloch entre au Panthéon*.

La commande est la suivante :

- 1 panneau présentant les grands moments de la vie de Marc Bloch (ses origines, ses études...). Vous devrez expliquer son métier d'historien, en particulier la fondation de la revue *Annales. Histoire, sciences sociales*.
- 1 panneau sur son expérience en tant que soldat de la Première Guerre mondiale
- 1 panneau expliquant son expérience et son point de vue pendant la défaite de la France en 1940
- 1 panneau expliquant son action et les idées qu'il défendait comme résistant pendant la Seconde Guerre mondiale
- 1 panneau sur les persécutions qu'il a vécues en tant que juif en France

Aides pour que votre exposition soit comprise par votre public :

- Replacer les événements que vous évoquez dans le contexte général de la période (utilisez vos cours et/ou votre manuel)
- Indiquez la source de chaque document
- Sur la forme : ne faites pas de phrases trop longues, mettez des titres et des sous-titres, illustrez avec des photographies ou des extraits de textes.

Ressources documentaires :

- Le dossier « **MARC BLOCH, TÉMOIN DE SON TEMPS** »
- Votre cahier d'histoire-géo et votre manuel
- Le livret « Marc Bloch : Professeur, historien, combattant, résistant » :
https://www.aphg.fr/IMG/pdf/livret_pre_santation_marc_bloch_cycle_3.pdf

*Le Panthéon est un grand monument à Paris où sont enterrés les personnes considérées comme les plus remarquables dans l'histoire de la France.

Le dossier

**« MARC BLOCH, TÉMOIN DE
SON TEMPS »**

MARC BLOCH, SOLDAT DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Document 1 : Marc Bloch, décoré de la Croix de guerre, dans son uniforme du 72^e régiment d'infanterie.

Marc Bloch, *Écrits et photographies de guerre 1914-1918*, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *Marc Bloch. L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 226.



Document 2 : la mobilisation

« Août 1914 ! Je me vois encore, debout dans le couloir du wagon qui nous ramenait, mon frère et moi, de Vevey où nous avons appris dans la journée du 31 juillet la déclaration par l'Allemagne de l'état de guerre. Je regardais le soleil se lever, dans un beau ciel nuageux, et je me répétais à mi-voix ces mots, en eux-mêmes parfaitement insignifiants et qui me paraissaient pourtant lourds d'un sens redoutable et caché : « Voici l'aube du mois d'août 1914. » En arrivant à Paris, à la gare de Lyon, nous connûmes par les journaux l'assassinat de Jaurès. [...]

La ville était paisible et un peu solennelle. La circulation très ralentie, l'absence des autobus, la rareté des auto-taxis rendaient les rues presque silencieuses. La tristesse qui était au fond de tous les cours ne s'étalait point ; seulement, beaucoup de femmes avaient les yeux gonflés et rouges. Les armées nationales ont fait de la guerre un ferment démocratique. Il n'y avait plus à Paris que deux classes sociales : l'une composée de « ceux qui partaient », c'était la noblesse ; l'autre de ceux qui, ne partant point, ne semblaient connaître pour l'instant d'autre obligation que de choyer les soldats de demain. Dans la rue, dans les magasins, dans les tramways, les gens causaient entre eux, familièrement ; et l'unanime bienveillance se traduisait par des mots ou des gestes, souvent puérils et gauches, et néanmoins touchants. Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux.

Le 4 août, de grand matin, je partis pour Amiens. [...] À la gare de La Chapelle, un vieux papa tout blanc embrassait un officier d'artillerie et faisait pour retenir ses larmes des efforts héroïques et très vains. À Amiens, je trouvai la ville prodigieusement animée, les rues étaient naturellement pleines de troupes ; je n'ai jamais compris pourquoi on y voyait tant d'officiers pharmaciens. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre, 1914-1915*, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 119-120

Document 3 : les civils français fuient le front

Marc Bloch est envoyé sur le front dans la Meuse. L'armée française doit battre en retraite. Avec son régiment, il doit passer la nuit dans un bois.

« Notre réveil fut brusque et suivi d'une marche forcée. Sur la route, nous voyons les gens quitter à la hâte leur village. Hommes, femmes, enfants, meubles (les plus hétéroclites¹ souvent !), paquets de linge s'empilaient sur les voitures. Ces paysans de France, fuyant devant un ennemi dont nous ne pouvions les protéger, composaient un cruel tableau, le plus enrageant peut-être de tous ceux que la guerre nous offrit. Nous devions les voir souvent, pendant la retraite, les pauvres évacués, encombrant de leurs voitures les routes et les places des villages, dépaysés, ahuris, bousculés par les gendarmes, gênants et pitoyables. À Baricourt où nous couchâmes le soir du 26, dans une sorte d'écurie, ils couchaient, eux, en plein vent, dans leurs charrettes, sous la pluie, et les femmes avaient des bébés dans les bras ! Le lendemain, en réserve sur le plateau qui domine la rive gauche de la Meuse, nous regardions monter dans le ciel, moucheté de shrapnells², les fumées des villages incendiés. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 122.

¹très différents, variés

²obus qui éclatent en plusieurs petits projectiles pour blesser ou tuer les soldats sur une large zone

Document 4 : la guerre de mouvement

« Un moment vint pourtant où malgré des détours infinis, je me rendis compte que nous n'allions plus vers le sud-ouest ; je crus comprendre que nous participions, non à une retraite, mais à un de ces mouvements de troupes qui sont si fréquents aux abords des champs de bataille. C'était la vérité. Aux approches de l'aube une pluie battante, très froide, se mit à tomber. Nous marchions toujours, extrêmement las, le ventre creux. Un homme trouva un casque allemand et nous nous en coiffâmes à tour de rôle par manière de plaisanterie. À un carrefour, une automobile nous rejoignit. Un officier d'état-major en descendit, il s'entretint quelques minutes avec notre colonel puis repartit très vite. Nous quittâmes la route pour monter sur la droite, à travers de hautes herbes mouillées, la pente assez raide d'une colline. Nous avons abandonné le dispositif de marche (la colonne) et adopté la formation en lignes de sections par quatre que le règlement prescrit lorsque, sous la menace de l'artillerie, une troupe s'approche de la ligne de feu. Le régiment s'arrêta avant d'atteindre la crête et l'on nous fit mettre à genoux. Le jour se levait. L'air était frais. La pluie venait de cesser. Les capotes¹ humides étaient lourdes. Je n'avais plus sommeil. Notre lieutenant s'en alla vers le capitaine, ou le chef de bataillon, je ne sais plus et, revenu, nous dit : « Vous allez vous battre. Il y a assez longtemps que vous en avez envie. ». »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 124

¹manteaux lourds et imperméables portés par les soldats pour se protéger de la pluie et du froid

Document 5 : la violence des combats

« C'est là que nous passâmes la nuit. Quelques balles sifflaient encore de temps en temps. Vers dix heures, je crois, les mitrailleuses allemandes recommencèrent à tirer, sans nous faire de mal. Elles se turent assez vite. Nous étions affamés. J'avais une boîte de sardines ; je l'ouvris, j'en mangeai quelques-unes et offris le reste. Il faisait froid. Au cours de cette campagne d'été, nous n'avions pas encore éprouvé tant de fraîcheur. Les blessés criaient ou râlaient. Beaucoup demandaient à boire. On organisa une corvée d'eau qui fit beaucoup de chemin sans rien trouver. Son retour provoqua une alerte, et je crois bien qu'elle essuya quelques coups de fusil. Au reste, nous eûmes durant la nuit plusieurs moments d'inquiétude ; je me souviens m'être levé pour faire

mettre baïonnette au canon à nos hommes qu'on avait tant bien que mal rassemblés et qui, après une nuit blanche, suivie d'une rude journée, n'eussent peut-être que faiblement résisté à une attaque. Une odeur de sang flottait dans l'air. Malgré ce fade parfum, malgré les cris et les gémissements, malgré nos craintes, je dormis quelques heures, étendu dans un sillon. [...]

À onze heures du matin nous repartîmes. Nous prîmes la même direction que la veille, mais en inclinant vers la droite. Nous traversâmes un coin du champ de bataille. Des équipes de soldats ramassaient les derniers blessés, français et allemands, et ensevelissaient les morts. Beaucoup de cadavres restaient encore à terre. Pauvres corps tombés en pleine fatigue, leurs muscles se contractaient comme en un dernier effort. Les morts des grands combats ne connaissent pas la majesté de l'éternel repos. Une odeur infecte soulevait le cœur. Le sol était jonché de débris de toutes sortes, armes, équipements, fragments humains. J'ai vu là une jambe qui, détachée du corps qu'elle avait porté et jetée loin de lui, gisait isolée et presque ridicule dans l'horreur. Nous passions vite. Enfin, nous laissâmes derrière nous ces funèbres lieux. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 128-130.

Document 6 : La vie quotidienne avant la prochaine offensive.

« Du 21 septembre au 1^{er} octobre, nous nous remuâmes beaucoup, sans faire grand-chose. Nous couchions d'ordinaire à La Neuville-au-Pont. Par exception, nous passâmes les deux nuits du 24 et du 25 plus près de l'ennemi, à la ferme du Moulinet. On nous employait à creuser des tranchées de repli, à occuper des positions d'attente en arrière de la ligne de feu, à garder les postes d'observation des généraux. Quelquefois nous assurions à La Neuville même le service de place. Nous ne savions jamais la veille ce que serait la journée du lendemain. Les ordres arrivaient le plus souvent au milieu de la nuit. Nous ne savions jamais l'après-midi ce que serait le gîte du soir. Nous partions de bonne heure. Nous rentrions tard, en pleine obscurité. Il fallait attendre longtemps la soupe, avant de pouvoir gagner notre couche de paille. C'était une vie fatigante, et en même temps presque oisive. Nous eûmes repos à deux reprises : le 23 et le 26. Je lis sur mon carnet, à la date du 23 : « Journée de repos au cantonnement¹, c'est-à-dire à La Neuville-au-Pont » ; soleil, nettoyage de l'épaisse croûte de boue qui nous recouvrait (nous n'avions pas encore pu nous nettoyer sérieusement depuis notre retour du bois d'Hauzy, ce borbier), lettres, lapin ; agrément un peu triste de ce délassément. En dehors même de ces loisirs officiels, nous restions souvent inactifs. Je n'avais ni livres, ni journaux ; ce n'est que bien plus tard qu'on commença à vendre des journaux à La Neuville. Sauf par quelques lettres, je ne savais à peu près rien des événements qui s'accomplissaient sur les divers fronts de bataille. Cette ignorance m'agaçait et m'inquiétait. Il ne faut pas croire pourtant que ces journées si uniformes et si vides ne m'aient laissé que de mauvais souvenirs. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, p. 135.

¹lieu où les soldats sont installés temporairement pour dormir, se reposer ou s'organiser entre deux combats

Document 7 : le quotidien dans les tranchées

« Notre ligne, régularisée peu à peu, ne présentait plus ces brèches qui jadis nous avaient tant gênés. Ma section, placée à la droite de la compagnie, communiquait facilement et à couvert avec les deux sections attenantes. Notre tranchée avait une forme bizarre : à gauche une série d'abris, à droite un long couloir crénelé dessinant une courbe dont la concavité était tournée vers l'ennemi ; au centre, un ouvrage avancé que l'on ne pouvait occuper qu'à demi, la partie droite étant à peu près effondrée, et, reliant tout cela, un réseau de boyaux qui se prolongeait vers l'arrière. Une fois les hommes installés et les consignes provisoires données, notre premier soin fut de reconnaître les alentours. Sous la grise lumière de l'aube, je découvris un singulier paysage. On ne se serait pas cru en forêt. Les obus et surtout les rafales de mitrailleuses avaient fauché les branches et même les troncs. À notre droite, vers l'arrière, un gros chêne avait été

coupé ; le fût ne tenait plus à la souche que par quelques fibres, et sa tête reposait sur le sol. Devant nous s'élevait un tertre¹ jaunâtre, formé des décombres d'un abri abandonné, qui avait croulé ; à côté un cadavre, vêtu de la capote² française, était étendu sur le ventre ; et un peu plus loin (mais si près encore !) je vis un long talus couleur de bistre pâle, supportant des sacs de terre et encadrant par endroits des plaques de métal percées de trous rectangulaires : c'étaient les tranchées allemandes. Sur la gauche, elles s'éloignaient de nous, filant de biais à travers une clairière ; là, 50 à 40 mètres nous en séparaient. À droite, elles poussaient un saillant³, qui se continuait en face des tranchées de la 17^e compagnie, notre voisine ; j'évaluai à 12 mètres la distance entre notre parapet et le bouclier allemand le plus proche.

Notre séjour en ces lieux dura trois ou quatre jours. Il y a quelque chose d'angoissant à se sentir si près de l'ennemi. Un bond, et ils seraient chez nous. Et puis, je redoutais les sapes⁴. La nuit tout le monde veillait, baïonnette au canon. Je faisais des rondes fréquentes. Le jour un tiers des hommes veillait, un autre tiers s'employait aux éternels travaux de terrassements toujours nécessaires dans une tranchée ; le troisième tiers dormait. Nous n'entendions guère les Allemands. Comme nous ils avaient pris l'habitude de parler bas. Il n'y a que le bruit des pelles, des pioches ou des haches que l'on ne peut couvrir. Il faisait très froid. Nous allumions des feux : à de si courtes distances, on ne craint plus de se faire repérer. J'avais un très bel abri, avec une couchette de terre battue et un foyer qui malheureusement fumait. Une étroite fenêtre m'éclairait et me permettait d'inspecter l'horizon. L'ennui, c'était qu'une fois couché on pouvait recevoir une balle par la fenêtre. Un de mes prédécesseurs avait été blessé de cette façon. Mais qu'y faire ? Je trouvai dans ce logis un édredon⁵ rouge, qui me tint chaud aux pieds, et un recueil de *Morceaux choisis*. Bien des feuilles manquaient au volume. Dans son état présent, il s'ouvrait par un « Sermon sur la mort », que je ne lus point.

En face de nous, de merveilleux tireurs nous guettaient. Le premier jour, à l'aube, me hissant un peu sur le parapet⁶ de l'ouvrage avancé afin de reconnaître la position, j'entendis un bruit de culasse ; je sautai à terre ; une balle siffla au-dessus de moi. Ces gens-là avaient un parfait sang-froid. Je fis une fois lancer un pétard de mélinite⁷ qui tomba trop en avant, au pied du talus ennemi, ne blessant vraisemblablement personne mais éclatant avec un bruit et une fumée capables d'inspirer quelque frayeur au plus résolu ; le noir nuage s'était à peine dissipé que le soldat allemand placé en observation au point de la tranchée que nous avions visé et manqué fit feu bien exactement dans la direction d'où notre projectile était parti. Pour une troupe qui s'établit tout près de l'ennemi, les heures les plus dangereuses sont toujours celles qui suivent immédiatement l'arrivée. Il faut quelque temps aux hommes pour se plier aux habitudes d'extrême prudence indispensables en pareil cas. Le premier matin, nous fûmes cruellement éprouvés ; nous eûmes deux morts et un blessé, tous les trois atteints par des balles à la tête. Lorsque la balle frappe le crâne sous un certain angle, elle le fait éclater. Ainsi mourut L. J'allai le relever. La moitié de sa figure pendait comme un volet dont les gonds ne tiennent plus et l'on voyait l'intérieur de la boîte crânienne, à peu près vide. Je couvris l'horrible blessure d'une serviette. Je tenais à la cacher à mes soldats. Les paysans et les ouvriers, que l'on croit rudes, sont souvent singulièrement impressionnables. Pour moi, je supporte sans trop de peines les spectacles sanglants. Je savais que L. était mort sans agonie et j'eus bien moins d'émotion à voir sa pauvre tête qu'à trouver dans son porte-monnaie la photographie de ses deux petits garçons. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, p. 150-152.

¹petite élévation du terrain

²manteaux lourds et imperméables portés par les soldats pour se protéger de la pluie et du froid

³partie d'une ligne de front qui avance vers l'ennemi

⁴tunnel ou galerie creusé sous les lignes ennemies pour miner les positions, poser des explosifs ou attaquer par surprise

⁵couverture épaisse et rembourrée

⁶mur bas ou bordure de protection construit pour abriter les soldats d'un tir ennemi

⁷explosif puissant utilisé dans les obus et les munitions

Document 8 : l'enfer de la boue.

« Si je divisais en période ma vie de campagne, je donnerais à cette dernière période le nom d'« ère de la boue ». Il pleuvait souvent. Sur ce sol imperméable et très faiblement ondulé, l'eau ne pouvait ni s'infiltrer, ni s'écouler. Nos tranchées lui servaient de canaux. Après chaque averse nous vidions notre eau. En face, les Allemands vidaient la leur, ce qui nous consolait un peu. Les parois des tranchées s'éboulaient. Il fallait constamment consolider, déblayer, boiser, planchéier, creuser à nouveau. Ces travaux incessants épuisaient nos hommes. L'argile collait à leurs bêches¹, engluait leurs mains. Une fois mon abri, miné par les pluies, s'effondra. Par bonheur, m'étant aperçu qu'il menaçait ruine, je l'avais prudemment abandonné. Nous n'eûmes jamais très froid. Mais l'humidité persistante nous incommodait plus cruellement que ne l'eût fait une température rigoureuse. Nos vêtements demeuraient trempés pendant de longues journées. Nos pieds étaient glacés. La glaise² tenace s'attachait à nos souliers, à nos habits, à notre linge, se plaquait contre notre peau, souillait nos aliments, menaçait de boucher les canons des fusils et d'enrayer les culasses. Les relèves étaient pénibles. Elles se faisaient de nuit, et par des nuits ordinairement très noires. Nous glissions sur le sol imprégné d'eau. Les trous d'obus, les tranchées abandonnées que les éboulements avaient comblées seulement à demi formaient autant de pièges cachés dans l'ombre. Nous redescendions à Vienne-le-Château, harassés, maugréant, couverts des pieds à la tête d'une croûte terreuse. Et pourtant, même dans cet enfer bourbeux, il y avait quelquefois de bons moments. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, p. 156-157.

¹outil de jardin ou de chantier avec une lame plate et solide, utilisé pour creuser la terre

²terre argileuse et collante

Document 9 : une guerre technologique

« Comme tout le monde, j'ai constaté l'extrême insuffisance de notre préparation matérielle et de notre enseignement militaire. J'ai posé dans La Gruerie du fil de fer sans piquants, j'ai vu ma tranchée arrosée de bombes auxquelles nous ne pouvions répondre qu'à coups de fusil, j'ai fait creuser la terre avec des outils portatifs et j'ai lutté de ruse avec mes collègues pour procurer à ma section de grands outils. J'ai vu – hélas ! jusqu'à la fin – la pauvreté de notre réseau téléphonique entraver notre liaison avec l'artillerie L'expérience seule m'appri – et, sans nul doute, bien imparfaitement – à construire des ouvrages de campagne. En réfléchissant par la suite à ce que nous avons fait pendant les premiers mois de la guerre, j'ai compris que sur ce point le génie n'en savait pas toujours beaucoup plus long que nous. Devant Larzicourt, nos officiers n'avaient-ils pas établi pour notre chef de bataillon un abri, savamment dissimulé dans un champ de choux, mais privé de toute communication par des boyaux défilés avec les positions de première ligne ? Si bien qu'en cas d'attaque notre malheureux commandant, après avoir fait tuer tous ses fourriers chargés de porter les ordres aux compagnies, aurait été contraint d'assister, spectateur impuissant, au combat qu'il eût dû diriger. J'ai vu les progrès se dessiner lentement, difficilement, mais sûrement. Au mois de décembre, nous avions du fil de fer barbelé et des chevaux de frise¹ à ne savoir qu'en faire. J'ai entendu la voix de notre artillerie, si faible et si rare lors de notre premier séjour dans La Gruerie, n'enfler peu à peu au point de dominer le vacarme des canons ennemis. »

Marc Bloch, *Souvenirs de guerre*, 1914-1915, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, p. 159.

¹obstacles défensifs formés de pieux ou de troncs d'arbre pointus, placés pour empêcher l'avancée de l'ennemi ou de la cavalerie

Document 10 : la censure pendant la Guerre.

« Le rôle de la censure a été considérable. Non seulement pendant toutes les années de guerre elle a bâillonné et paralysé la presse, mais son intervention, soupçonnée alors même qu'elle ne se produisait point, n'a cessé de rendre incroyables aux yeux du public jusqu'aux renseignements véridiques qu'elle laissait filtrer. Comme l'a fort bien dit un humoriste : « L'opinion prévalait aux tranchées que tout pouvait être vrai à l'exception de ce qu'on laissait imprimer. » D'où – en cette carence des journaux, à quoi s'ajoutait sur la ligne de feu l'incertitude des relations postales, médiocrement régulières et qui passaient pour surveillées – un renouveau prodigieux de la tradition orale, mère antique des légendes et des mythes. Par un coup hardi que n'eût jamais osé rêver le plus audacieux des expérimentateurs, la censure, abolissant les siècles écoulés, ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille de nouvelles imprimées, avant le livre. »

Marc Bloch, *Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre, 1921*, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 313.

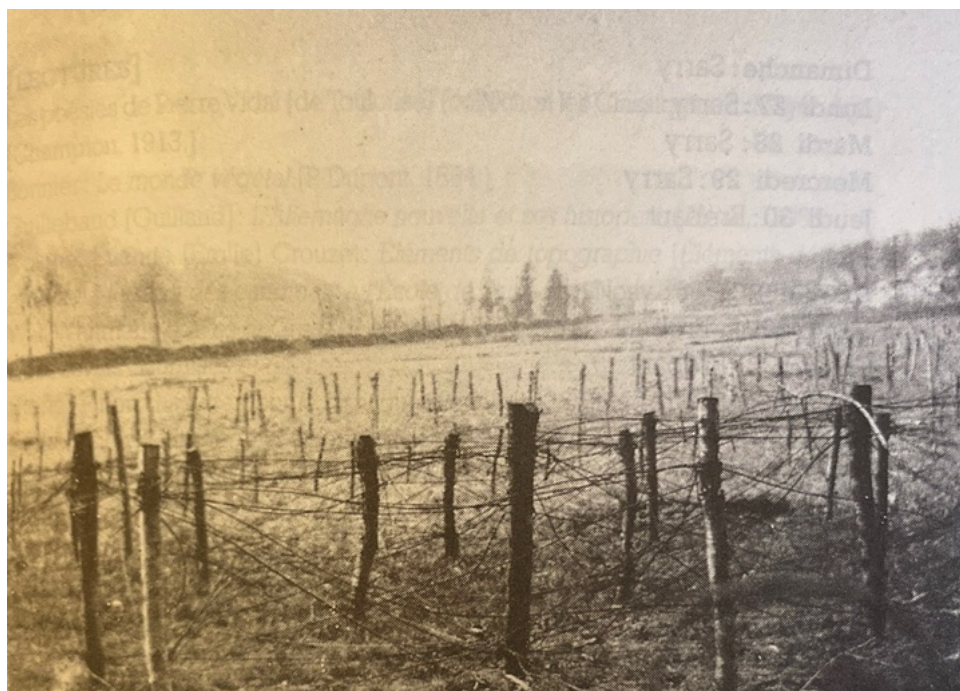
Photographies que Marc Bloch a décidé de conserver dans son carnet de guerre venant du secteur de l'Argonne (il ne semble pas qu'il les ait prises lui-même)

Marc Bloch, *Écrits et photographies de guerre 1914-1918*, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 169-252.

Photographie 1 : Un boyau dans le secteur de l'Isba (p.204)



Photographie 2 : Réseau de barbelés à proximité du Four de Paris (p. 223)



Photographie 3 : Sergent Guitton, tranchées du R.* (p. 201)



Photographie 4 : Lieutenant Duhem s. J. Muni de l'appareil Draeger contre les gaz. Tranchées du R.* 15 octobre 1915 (p. 202)

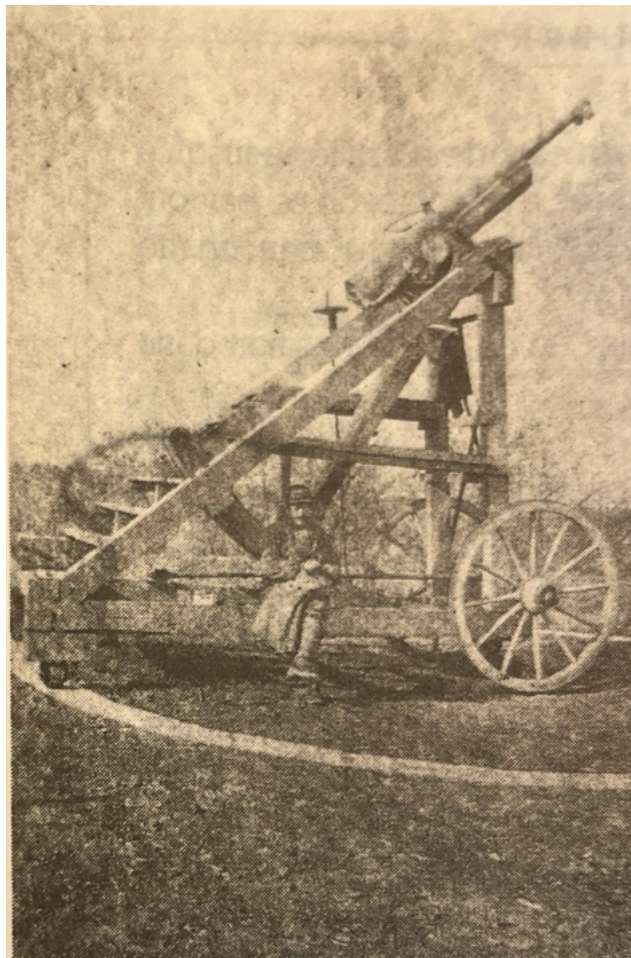


*Tranchées du R. : probablement « tranchées du Ravin des Courtes-Chausses » dans la zone de l'Argonne, où Marc Bloch a combattu entre 1914 et 1916

Photographie 5 : Première utilisation du lance-flamme (p. 208)



Photographie 6 : Canon contre avions, Sainte-Menehould (p. 182)



MARC BLOCH, SOLDAT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, EXPOSE SES EXPLICATIONS DE LA DÉFAITE DE LA FRANCE EN 1940.

Au moment de la mobilisation des soldats réservistes aux frontières le 24 août 1939, Marc Bloch est âgé de 53 ans, il n'est pas donc concerné, mais il demande à être mobilisé. Il rédige L'Étrange défaite de juillet à septembre 1940, cet ouvrage ne devait être publié que lorsque la France serait libérée. La première publication est réalisée en 1946 avec pour titre L'Étrange défaite. Témoignage écrit en 1940 par la Société des Éditions Franc-Tireur.

« Je ne prétends nullement écrire ici une histoire critique de la guerre, ni même de la campagne du Nord. Les documents, pour cela, me manquent ; et aussi, la compétence technique. Mais il est, dès maintenant, des constatations trop claires pour qu'on hésite à les formuler, sans plus attendre.

Beaucoup d'erreurs diverses, dont les effets s'accumulèrent, ont mené nos armées au désastre. Une grande carence, cependant, les domine toutes. Nos chefs ou ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre. En d'autres termes, le triomphe des Allemands fut, essentiellement, une victoire intellectuelle et c'est peut-être là ce qu'il y a eu en lui de plus grave.

On peut, je crois, préciser encore davantage. Un trait, entre tous décisif, oppose la civilisation contemporaine à celles qui l'ont précédée : depuis le début du XXe siècle, la notion de distance a radicalement changé de valeur. [...] Les Allemands ont fait une guerre d'aujourd'hui, sous le signe de la vitesse. Nous n'avons pas seulement tenté de faire, pour notre part, une guerre de la veille ou de l'avant-veille. Au moment même où nous voyions les Allemands mener la leur, nous n'avons pas su ou pas voulu en comprendre le rythme, accordé aux vibrations accélérées d'une ère nouvelle. [...]

Il serait certainement peu équitable de borner aux échelons supérieurs les observations qui précèdent. Les exécutants n'ont pas, à l'ordinaire, beaucoup mieux réussi à accorder leurs prévisions ni leurs gestes à la vitesse allemande. Les deux carences étaient, d'ailleurs, étroitement liées. Non seulement la transmission des renseignements s'opérait fort mal, tant de bas en haut que de haut en bas. [...] Tout le long de la campagne, les Allemands conservèrent la fâcheuse habitude d'apparaître là où ils n'auraient pas dû être. Ils ne jouaient pas le jeu. [...]

Cette guerre a donc été faite de perpétuelles surprises. Il en résulta, sur le plan moral, des conséquences qui semblent avoir été fort graves. [...] En sorte que certaines défaillances, qui, je le crains, ne sont guère niables, ont eu leur principale origine dans le battement trop lent auquel on avait dressé les cerveaux. Nos soldats ont été vaincus, ils se sont, en quelque mesure, beaucoup trop facilement laissé vaincre, avant tout parce que nous pensions en retard.

Les rencontres avec l'ennemi n'ont pas seulement été trop souvent, par le lieu et l'heure, inattendues. Elles se produisaient aussi, pour la plupart, et se produisirent surtout, avec une fréquence croissante, d'une façon à laquelle ni les chefs ni, par suite, les troupes ne s'étaient préparés. On aurait bien admis de se canarder, à longueur de journée, de tranchée à tranchée – fût-ce, comme nous le faisons jadis, dans l'Argonne, à quelques mètres de distance. [...] Il paraissait beaucoup plus effrayant de se heurter, soudain, à quelques chars, en rase campagne. Les Allemands, eux, couraient un peu partout, à travers les chemins. Tâtant le terrain, ils s'arrêtaient là où la résistance s'avérait trop forte. [...] Ils croyaient à l'action et à l'imprévu. Nous avions donné notre foi à l'immobilité et au déjà fait.

Rien de plus significatif, à cet égard, que les derniers épisodes de la campagne auxquels il m'ait été donné d'assister : à l'époque, précisément, où il eût pu sembler que les leçons de l'expérience auraient enfin fait entendre leur voix. On avait décidé de défendre la Bretagne, en y recueillant les forces en retraite depuis la Normandie et que l'avance ennemie, à l'ouest de Paris, déjà coupait des armées repliées sur la Loire. Qu'imagina-t-on ? On dépêcha, incontinent¹, un honorable général du génie, pour reconnaître une « position », d'une mer à l'autre. Car, pas moyen de tenir, n'est-ce pas, si l'on n'a, préalablement, tracé sur la carte, puis piqueté sur le sol, une belle « position » continue, avec bretelles, ligne avancée, ligne de résistance, et ainsi de suite. Il est vrai que nous n'avons ni le temps nécessaire à l'organisation du terrain, ni canons pour garnir en nombre suffisant les futurs ouvrages, ni les munitions pour tous ces canons, à

¹ immédiatement

supposer qu'on les eût pu trouver. Le résultat fut qu'après quelques rafales de mitrailleuses, échangées, m'a-t-on dit, à Fougères, les Allemands entrèrent, sans combat, à Rennes (que la « position » eût dû mettre l'abri), se répandirent dans toute la péninsule et y firent des foules de prisonniers.

Est-ce à dire qu'à ce moment-même – celui, exactement, où Pétain annonça qu'il demandait l'armistice – toute défense fût devenue impossible ? Plus d'un officier pensait le contraire. Parmi les jeunes, surtout [...].

Fidèles à leur programme de rapidité, les Allemands, de plus en plus, lançaient leurs éléments de contact à peu près exclusivement sur routes. Il n'était donc nul besoin de se garder par des positions allongées sur plusieurs centaines de kilomètres, presque impossibles à garnir et terriblement faciles à repérer. Quel mal, au contraire, n'auraient pas fait aux envahisseurs quelques îlots de résistance, bien placés auprès des itinéraires routiers, bien camouflés, suffisamment mobiles et pourvus de quelques mitrailleuses et de quelques canons antitanks, voire de modestes 75 ! [...] Je suis bien sûr que les trois quarts de nos soldats se seraient promptement passionnés au jeu. Hélas ! les règlements n'avaient rien prévu de pareil.

Cette guerre accélérée, il lui fallait, naturellement, son matériel. Les Allemands se l'étaient donné. La France non, ou, du moins, pas en suffisance. On l'a dit et redit : nous n'avons pas eu assez de chars, pas assez d'avions, pas assez de camions, de motos ou de tracteurs et, par là, nous avons été empêchés, dès le principe, de mener les opérations comme il eût convenu de le faire. Cela est vrai, incontestablement et il n'est pas moins certain que de cette lamentable et fatale pénurie, les causes ne furent pas toutes d'ordre spécifiquement militaire². Nous saurons, là-dessus aussi, le moment venu, ne rien taire. Les fautes des uns, cependant, n'excusent point celles des autres et le haut commandement aurait mauvais gré, pour sa part, à plaider l'innocence.

Passons, si l'on veut, condamnation sur le crime stratégique [...] Si nous n'avons pas eu assez de chars, d'avions ou de tracteurs, ce fut, avant tout, parce qu'on engloutit, dans le béton, des disponibilités d'argent et de main-d'œuvre qui n'étaient assurément pas infinies, sans pourtant avoir la sagesse de bétonner suffisamment notre frontière du Nord, aussi exposée que celle de l'Est ; parce qu'on nous apprit à faire reposer toute notre confiance sur la ligne Maginot, construite à grands frais et à grand renfort de publicité, pour, l'ayant arrêtée trop court sur sa gauche, la laisser finalement, tourner, voire, sur le Rhin, entamer (mais de cet étonnant épisode du passage du Rhin, je sais seulement ce qu'en raconta la presse: autant dire zéro) [...] parce qu'il fut enseigné, au cours de cavalerie de l'École de guerre, que les chars, passables pour la défensive, étaient de valeur offensive à peu près nulle ; parce que les techniciens ou soi-disant tels estimaient le bombardement par artillerie beaucoup plus efficace que le bombardement par avions, sans réfléchir que les canons ont besoin de faire venir de fort loin leurs munitions, au lieu que les avions vont eux-mêmes, à tire-d'aile, se recharger des leurs; en un mot, parce que nos chefs, au milieu de beaucoup de contradictions, ont prétendu, avant tout, renouveler, en 1940, la guerre de 1915-1918. Les Allemands faisaient celle de 1940.

On a raconté que Hitler, avant d'établir ses plans de combat, s'était entouré d'experts en psychologie. J'ignore si le trait est authentique. Il ne paraît pas incroyable. [...] C'est que le bombardement par avions n'avait pas été conçu, par les Allemands, uniquement comme un procédé de destruction et de massacre. Si serrés qu'on en imagine les points de chute, des projectiles ne réussissent jamais à atteindre qu'un nombre d'hommes relativement faible. Un choc des nerfs, au contraire, peut se propager fort loin et anémier³ la capacité de résistance des troupes, sur de vastes espaces. »

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*. Témoignage écrit en 1940, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 551-564.

²Note de Marc Bloch : Je me rends mieux compte aujourd'hui que ce matériel, certainement insuffisant, ne manquait cependant point autant qu'on l'a dit. Il manquait sur le front. Mais nous avions, à l'arrière, des chars immobilisés dans les magasins et des avions qui ne volèrent jamais. Les uns comme les autres, parfois, en pièces détachées. Que se passa-t-il à Villacoublay, lors de l'avance de l'armée allemande sur Paris ? Est-il exact que, comme on me l'a dit, il fallut détruire sur le terrain un grand nombre d'avions, faute d'aviateurs capables de leur faire prendre l'air ? Ce dernier trait ne me paraît point invraisemblable. Je connais un aviateur civil, dûment mobilisé, qui, durant toute la guerre, n'a jamais été autorisé à monter un avion militaire.

³Affaiblir, diminuer la force

MARC BLOCH, DÉFENSEUR DE LA RÉPUBLIQUE

« Me demander pourquoi je suis républicain n'est-ce pas déjà l'être soi-même ? N'est-ce pas admettre en effet que la forme du pouvoir peut être l'objet d'un choix mûrement délibéré de la part du citoyen, que la communauté ne s'impose pas à l'homme [...] »

La cité étant au service des personnes, le pouvoir doit reposer sur leur confiance et s'efforcer de la maintenir par un contact permanent avec l'opinion. Sans doute cette opinion peut-elle, doit-elle être guidée mais elle ne doit être ni violente ni dupée¹, et c'est en faisant appel à sa raison que le chef doit déterminer en elle la conviction. Aussi doit-il avant tout distinguer les aspirations profondes et permanentes de son peuple, exprimer en clair ce que celui-ci dénie parfois bien confusément et le révéler pour ainsi dire à lui-même. Un tel débat ne peut être mené à bien que dans la sécurité. L'État au service des personnes ne doit ni les contraindre, ni se servir d'elles comme d'instruments aveugles pour des fins qu'elles ignorent. Leurs droits doivent être garantis par un ordre juridique stable. La tribu qu'une passion collective soude à son chef est ici remplacée par la cité que gouvernent les lois. Les magistrats soumis eux-mêmes à ces lois et tenant d'elles leur autorité s'opposent au chef, lui-même loi vivante et dont l'humeur et les passions donnent à la communauté toutes ses impulsions.

Mais suit-il de là que la cité réglée par les lois soit nécessairement de forme républicaine et ne peut-on concevoir une monarchie légitime où sur le roc solide de la monarchie héréditaire puisse être construit un ordre politique stable ? Bien des peuples étrangers, nos voisins anglais notamment, n'ont-ils pas réuni une œuvre de ce genre et n'y aurait-il pas avantage à les imiter ? Telles sont les questions que se posent, paraît-il, encore un certain nombre de Français. Il convient d'y répondre et de montrer pourquoi, dans la France de 1943, un ordre politique digne de ce nom ne peut se fonder en dehors d'une forme républicaine.

La République au contraire apparaît aux Français comme le régime de tous, elle est la grande idée qui dans toutes les causes nationales a exalté les sentiments profonds du peuple. C'est elle qui en 1793 a chassé l'invasion menaçante,² elle qui en 1870³ a galvanisé contre l'ennemi le sentiment français, c'est elle qui, de 1914 à 1918, a su maintenir pendant quatre ans, à travers les plus dures épreuves, l'unanimité française : ses gloires sont celles de notre peuple et ses défaites sont nos douleurs. Dans la mesure où l'on avait pu arracher aux Français leur confiance dans la République, ils avaient perdu tout enthousiasme et toute ardeur et se sentaient déjà menacés par la défaite ; et dans la mesure où ils se sont redressés contre le joug ennemi, c'est spontanément que le cri de « Vive la République ! » est revenu sur leurs lèvres. La République est le régime du peuple. Le peuple qui se sera libéré lui-même et par l'effort commun de tous ne pourra garder sa liberté que par la vigilance continue de tous. Les faits l'ont aujourd'hui prouvé : l'indépendance nationale à l'égard de l'étranger et la liberté intérieure sont indissolublement liées, elles sont l'effet d'un seul et même mouvement. Ceux qui veulent à tout prix donner au peuple un maître acceptent bientôt de prendre ce maître à l'étranger. Pas de liberté du peuple sans souveraineté du peuple, c'est-à-dire sans République. »

Marc Bloch, « Réponse d'un historien », *Les Cahiers politiques : revue mensuelle*, n° 2, Paris, Presses universitaires de France, 1er juillet 1943, consulté sur Gallica (Bibliothèque nationale de France), <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k884299s/f11.item>.

¹ trompée

² En 1793, la jeune République française, proclamée en septembre 1792, fait face à une coalition de monarchies européennes (Autriche, Prusse, Angleterre...) qui veulent renverser la Révolution. Grâce à la levée en masse (mobilisation générale du peuple) et à l'engagement patriotique des citoyens-soldats, la République parvient à repousser les armées ennemies et à sauver la France de l'invasion.

³ En 1870, la France du Second Empire (Napoléon III) subit une lourde défaite face à la Prusse. Après la capitulation de l'empereur à Sedan, la République est proclamée le 4 septembre 1870. Malgré la défaite militaire et le siège de Paris, les républicains tentent de mobiliser le peuple français pour continuer la résistance contre l'envahisseur prussien, incarnant ainsi l'esprit de défense nationale face à l'ennemi.

MARC BLOCH RÉSISTANT

D'après le témoignage de Georges Altman (« Chabot »), membre du mouvement de résistance « Franc Tireur », dont il prend la responsabilité du journal. Il crée, avec Marc Bloch, La Revue libre.

« Nous ne pouvions pas, non, nous ne pouvions supporter cette image : Marc Bloch, livré aux bêtes nazies, ce type si parfait de dignité française, d'humanisme exquis et profond, cet esprit devenu une proie de chair aux mains des plus vils... Nous étions là quelques-uns à Lyon, ses amis, ses camarades de lutte clandestine, quand nous apprîmes l'arrestation, quand on nous dit tout de suite : « Ils l'ont torturé. » Un détenu l'avait vu dans les locaux de la Gestapo, saignant de la bouche (ce sillage sanglant à la place du dernier sourire de malice qu'il m'avait légué au coin d'une rue avant d'être happé par l'horreur !). Je me souviens ; à ces paroles : « Il saignait », les larmes de rage jaillirent de nos yeux à tous. Et les plus endurcis baissèrent la tête avec accablement, comme on fait quand, tout de même, c'est trop injuste.

Nous avons, des mois, attendu, espéré. Déporté ? Toujours à Montluc, la prison de Lyon ? Transféré dans une autre ville ? On ne savait rien jusqu'au jour où l'on nous dit : « Plus d'espoir. Il a été fusillé à Trévoux le 16 juin 1944. On a reconnu ses vêtements, ses papiers. » Ils l'ont tué aux côtés de quelques autres qu'il aimait de son courage.

Car on sait comme il est mort ; un gosse de seize ans tremblait près de lui : « Ça va faire mal. » Marc Bloch lui prit affectueusement le bras et dit seulement : « Mais non, petit, cela ne fait pas mal », et tomba en criant, le premier : « Vive la France ! »

Dans le tour à la fois sublime et familier de ces derniers mots, dans cette simplicité antique, je vois la preuve admirable de l'unité sereine d'une vie où la découverte puissante et neuve du passé ne fit qu'appuyer la foi dans les valeurs éternelles de l'homme- une foi active pour laquelle il a su mourir.

Je revois encore cette minute charmante où Maurice, l'un de nos jeunes amis de la lutte clandestine, son visage de vingt ans rouge de joie, me présenta sa « nouvelle recrue », un monsieur de cinquante ans, décoré, le visage fin sous les cheveux gris argent, le regard aigu derrière ses lunettes, sa serviette d'une main, une canne de l'autre ; un peu cérémonieux d'abord, mon visiteur bientôt sourit en me tendant la main et dit avec gentillesse :

– Oui, c'est moi le « poulain » de Maurice...

C'est ainsi, en souriant, que le professeur Marc Bloch entra dans la Résistance, c'est sur ce même sourire que je le quittai pour la dernière fois.

Tout de suite, dans notre vie haletante, traquée, forcément bohème, j'admirai le souci de méthode et d'ordre qu'apportait notre « cher maître ». (Ce terme académique nous faisait rire, lui et nous, comme un vestige d'un passé réel mais si lointain déjà, si inactuel dans nos soucis, comme un chapeau haut de forme interposé parmi les mitraillettes.) Le cher maître, pour l'heure, apprenait avec zèle les rudiments de l'action illégale et de l'insurrection. Et l'on vit bientôt le professeur en Sorbonne partager avec un flegme étonnant cette épuisante vie de « chiens de rues » que fut la Résistance clandestine dans nos villes.

Je sais que ce n'est pas aller contre son cœur que de dire qu'il aimait le danger et qu'il avait, comme parle Bossuet, « une âme guerrière maîtresse du corps qu'elle anime ». Il avait refusé l'armistice et Pétain, il continua la guerre au poste où le destin l'avait mis. Mais dans notre hourvari clandestin, dans nos rendez-vous, nos réunions, nos courses, nos imprudences, nos périls, il apportait un goût de précision, d'exactitude, de logique qui donnait à son calme courage une sorte de charme saugrenu qui, pour ma part, m'enchantait.

– Voyons, voyons, ne nous emballons pas, il faut limiter le problème...

Le problème, c'était de faire tenir des consignes aux chefs régionaux des Mouvements Unis de Résistance (les MUR), d'organiser un transport d'armes, de tirer un tract clandestin, de mettre en place, pour le jour J, les autorités clandestines...

Quand, au coin d'une rue, dans nos rendez-vous secrets, je voyais Marc Bloch avec son pardessus au col frileusement relevé, sa canne à la main, échanger de mystérieux et compromettants bouts de papier avec nos jeunes gars en « canadienne » ou en chandail, du même air placide dont il aurait rendu des copies à des étudiants d'agrégation, je me disais, et je me dis toujours que nul ne

peut imaginer, sauf ceux qui l'ont vécue, les aspects exaltants de la Résistance civile et clandestine en France.

Gestapo, Milice, police de Pétain font rage. Chaque jour voit, comme nous disions, « tomber un ami ». Il était là, il y a quelques minutes avec nous, puis disparaît comme happé par l'abîme. Et d'autres sans cesse le remplacent. Comme le temps est long ! Comme l'espoir parfois s'affaisse ! Comme la victoire semble lointaine, et la fin du cauchemar ! Les maquis luttent, les presses clandestines roulent, la grande voix basse, acharnée de la Résistance s'entend quand même partout. Perquisitions, arrestations, coups de feu dans les rues, tortures, fusillades... Comme nous nous sentons seuls, parfois, au milieu des indifférences, des résignations -et des affreuses complicités.

Bientôt toute la Résistance connut Marc Bloch. Trop. Car il voyait, il voulait voir trop de monde. Il avait gardé de la vie légale et universitaire cette idée que dans le travail on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Et il voulait faire le plus par lui-même. Passionné d'organisation, il était légitimement hanté par le souci de mettre au point tous les rouages complexes de cette vaste administration souterraine par laquelle les Mouvements Unis de Résistance commandaient aux maquis, aux groupes francs, à la propagande, à la presse, aux sabotages, aux attentats contre l'occupant, à la lutte contre la déportation. Ame guerrière mais non point militaire au sens professionnel du terme, il plaisantait souvent : « Dans la guerre de 14, je n'ai jamais pu monter en grade. Savez-vous que je suis le plus vieux capitaine de l'armée française ? »

Il avait dû, comme nous tous, abandonner sa véritable identité pour un double, triple ou quadruple nom : un sur la fausse carte, un pour les cama-rades, un autre pour la correspondance. Pourquoi avait-il d'abord voulu choisir le pseudonyme insolite d'Arpajon ? Cela l'amusait d'évoquer cette petite cité de la banlieue sud de Paris, et le train à vapeur pittoresque qui soufflait jadis dans la nuit des halles à travers le Quartier latin, son quartier des écoles. Quand le nom d'Arpajon fut « brûlé », comme nous disions, il décida de « rester sur la ligne » et se nomma Chevreuse. Chevreuse « brûlé » à son tour, nous jugeâmes alors plus raisonnable de lui faire « quitter » l'Île-de-France, et il s'appela Narbonne...

C'est Narbonne qui devint bientôt le délégué de Franc-Tireur au directoire régional des MUR à Lyon, c'est Narbonne qui, avec les délégués de Combat et Libération, devait diriger la Résistance lyonnaise, jusqu'au tragique coup de filet qui le mena au supplice...

Narbonne, pour la Résistance, il était, pour ses logeurs, M. Blanchard ; c'est sous ce nom qu'il voyageait clandestinement, pour se rendre par exemple à Paris aux réunions du CGE (Comité général d'études de la résistance). Il avait accepté cette vie de risque et d'illégalité avec un entrain quasi sportif, gardant d'ailleurs une jeunesse, une santé physique que j'admirais en le voyant prendre à la course ce tramway qui le ramenait dans son logis lyonnais, derrière la Croix-Rousse, logis de fortune dont le meuble principal était constitué par une « cuisinière » qui lui servait périodiquement à brûler de trop nombreux papiers.

Je venais souvent le chercher dans cette calme et champêtre rue de l'Orangerie, à Cuire ; il était convenu que je ne montais pas et que, pour le faire descendre, je devais siffler de l'extérieur quelques notes d'une musique de Beethoven ou de Wagner ; en général, c'étaient les premières notes de *La Chevauchée des Walkyries*. Il descendait avec un sourire amusé et chaque fois ne manquait pas de me dire :

– Pas mal, Chabot, mais toujours un peu faux, vous savez.

Ainsi imaginez cet homme fait pour le silence créateur, pour la douceur studieuse d'un cabinet plein de livres, courant de rue en rue, déchiffrant avec nous dans une mansarde lyonnaise le courrier clandestin de la Résistance...

Et puis la catastrophe arriva. Après un an d'efforts, la Gestapo réussit à mettre la main sur une partie du directoire des MUR. Marc Bloch est arrêté, torturé, emprisonné. Et cette fin admirable que nous avons dite...

Le 16 juin 1944, vingt-sept cadavres sont découverts à Saint-Didier-sur-Formans, près de Lyon. Quelques amis arrivent à se procurer les photos de la police judiciaire ; on se penche anxieusement. Une figure de vieillard recouverte d'une barbe de dix jours, un fragment de vêtement, des initiales M.B., des faux papiers au nom de Maurice Blanchard. C'était Marc Bloch. »

Georges Altman, dans l'avant-propos à l'édition originale de *L'Étrange défaite*, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 992-995.

MARC BLOCH ET LES PERSÉCUTIONS DES JUIFS EN FRANCE

Document 1 : Marc Bloch, la France et la religion juive.

« Je suis juif, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil ni honte, étant, je l'espère, assez bon historien pour n'ignorer point que les prédispositions raciales sont un mythe et la notion même de race pure une absurdité particulièrement flagrante, lorsqu'elle prétend s'appliquer, comme ici, à ce qui fut, en réalité, un groupe de croyants, recrutés, jadis, dans tout le monde méditerranéen, turco-khazar et slave. Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite. Mais peut-être les personnes qui s'opposeront à mon témoignage chercheront-elles à le ruiner en me traitant de « métèque ». Je leur répondrai, sans plus, que mon arrière-grand-père fut soldat, en 93 ; que mon père, en 1870, servit dans Strasbourg assiégé ; que mes deux oncles et lui quittèrent volontairement leur Alsace natale, après son annexion au I^{er} Reich ; que j'ai été élevé dans le culte de ces traditions patriotiques, dont les Israélites de l'exode alsacien furent toujours les plus fervents mainteneurs ; que la France, enfin, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait ?) y réussiront, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé, à mon tour, de la défendre de mon mieux. »

Marc Bloch, *L'Étrange défaite*. Témoignage écrit en 1940, dans Marc Bloch, Annette Becker, et Étienne Bloch, *L'histoire, la guerre, la résistance*, Gallimard, Paris, 2006, p. 524-525.

Document 2 : Lettres de Marc Bloch à André Mazon, professeur au Collège de France

<https://shs.cairn.info/revue-historique-2015-2-page-383?lang=fr#s2n2>

Lettre N°1 :

Clermont-Ferrand, 103 boulevard Gergovia

Le 29 XII 40

Monsieur,

Merci de votre affectueuse lettre. Je n'ai assurément jamais mis en doute vos sentiments, ni ceux des vôtres ; mais j'ai été touché que vous ayez éprouvé le besoin de me les exprimer, en termes si amicaux. J'espère, comme vous, que la crise ne sera que passagère. Il m'est impossible d'admettre que la France – que notre France – démente ainsi toutes ses traditions. Car, de quelque côté que l'on regarde, parmi des courants de pensée, en apparence du moins, souvent opposés, on ne saurait rien trouver qui ne répugne profondément à ce racisme d'importation.

Je ne me suis décidé à partir, d'accord avec ma femme, qu'en pensant aux enfants. Quelques solides raisons qu'on ait d'espérer, on ne saurait jouer leur avenir sur un espoir. Mais quitter ce pays, en ce moment-ci, sera un grand déchirement. J'ignore d'ailleurs absolument quand se fera le départ. Les absurdes paperasseries de l'administration consulaire américaine risquent de retarder beaucoup, pour ma mère (qui, à 82 ans, nous accompagne) et pour mes deux aînés, l'obtention de visas, pourtant accordés pratiquement d'avance.

Lettre N°2 :

Clermont-Ferrand, 103 boulevard Gergovia

Lettre à l'entête des Annales d'histoire sociale – Administration Rédaction 13, rue du Four, Paris (VIe)

Le 26 février 1941

Mon cher ami,

Je vous demande un service. [...]

Comme vous le savez, j'ai été invité par la *New School for Social Research*, de New York. Je voudrais, le plus tôt possible, me rendre là-bas, avec les miens. Cela, bien que je compte parmi les trop rares privilégiés auxquels s'applique l'article 8 du « Statut¹ ». Mon maintien en fonction m'a été annoncé, à Vichy, la semaine dernière. Mais, comme je l'ai dit à Terracher² et au ministre, le problème n'est point par-là résolu, car j'ai de grands enfants, dont je dois assurer l'avenir ; et je n'ai pas le droit de jouer de leur vie sur un espoir, – si ferme soit-il.

¹art. 8 Loi du 3 octobre 1940 portant statut des Juifs : « Par décret individuel pris en Conseil d'état et dûment motivé, les Juifs qui, dans les domaines littéraires, scientifiques, artistique ont rendu des services exceptionnels à l'État français, pourront être relevés des interdictions prévues par la présente loi.

²Adolphe Terracher (1881-1955), professeur de linguistique et secrétaire général à l'Instruction publique du 19/12/1940 au 02/01/1944.

Document 3 : La confiscation des biens de la famille Bloch

Dernière page d'un inventaire des biens spoliés dans l'appartement de Marc Bloch à Paris, pour une demande d'indemnisation (4 octobre 1946). Archives de la ville de Paris, 143W-279, Dossier Marc Bloch.

<https://innovatheque.site.ac-strasbourg.fr/2025/03/01/marc-bloch-1886-1944-un-historien-qui-renoua-avec-lallemagne/>

Description	Value
21°)- Service à thé (12 tasses) Porcelaine de Chine.....	2.000,—
22°)- Douze tasses à thé Rouen.....	2.000,—
23°)- Quatre plats à gateaux anciens.....	4.000,—
24°)- Deux plats à gateaux modernes.....	2.000,—
25°)- Six paires de draps fil.....	24.000,—
26°)- Un grand plateau argent.....	15.000,—
27°)- Douze coupes à Champagne cristal.....	6.000,—
28°)- " flutes à Champagne Baccara.....	6.000,—
29°)- Un coffret à cigarette en bois de Rose incrusté de nacre.....	8.000,—
30°)- Pots à lait.....	500,—
31°)- Une bassine à confiture en cuivre.....	5.000,—
32°)- Série de 10 casseroles aluminium et articles de ménage.....	2.000,—
33°)- Un aspirateur Electrique Lux complet avec un assortiment de brosses à usages divers.....	10.000,—
= Une bibliothèque comprenant livres rares, collections historiques complètes, entre 5.000 et 7.000 Volumes,	5.000.000
TOTAL Cinq millions deux cent cinquante mille cinq cent francs	5.850.500

PARIS, le 4 Octobre 1946

Nota: Le chiffre donné pour l'évaluation de la bibliothèque ne pourra être justifié, étant donné que le catalogue des livres a été emprunté par les Allemands. Cette bibliothèque constituée par mon père était la bibliothèque d'un savant. Elle comprenait un fonds classique (jeux d'échecs complets de Voltaire en 28 volumes) des Polyptiques, des livres de XVIII^e dont certains valent aujourd'hui chacun environ 50.000 francs, des livres modernes (par. Le roman de l'Homme de Balzac de la coll. La Pléiade) et surtout des livres historiques Allemands - Anglais - Italiens - Belges, ainsi que des œuvres scientifiques complètes de tous les domaines.

Comme l'appartement se trouvait au dernier étage du bâtiment, sa terrasse avait été mise à la disposition de l'armée de l'Air allemande, pour y installer un projecteur de défense anti-aérienne. En 1943, Marc Bloch apprit qu'un officier et quelques soldats y logeaient. Le bâtiment comprenait par ailleurs une piscine qui était réservée aux soldats allemands et se trouvait à quelques pas de l'hôtel Lutetia, dont la piscine dépendait à l'origine et qui était alors le siège de l'*Abwehr*, service de renseignement allemand. D'un côté, l'ordre de réquisition suit la procédure administrative définie par les autorités allemandes et françaises en 1940, pour les besoins de l'armée d'occupation. En même temps, il précise qu'il s'agissait de l'appartement « du professeur juif Bloc (*sic*) ». De ce fait, il s'inscrivait aussi dans la politique de spoliation des biens appartenant aux Juifs, notamment lorsque leurs logements n'étaient plus occupés, et plus globalement dans le cadre des législations antisémites en vigueur.